

Un taoïste à la Cour de France

François de Fénelon

... Gérard Joulé, *Epalinges*

Laurence Devillairs,
Fénelon, une philosophie de l'Infini,
Cerf, Paris 2007, 256 p.

François de Fénelon,
La Tradition secrète des mystiques,
texte établi et présenté
par Dominique et
Murielle Tronc,
Arfuyen, Paris 2007

Fénelon,
Correspondance,
t. XVIII, Droz,
Genève 2007, 256 p.

A la fin d'un siècle qui vit s'envenimer la querelle entre les partisans de la grâce et ceux du libre arbitre, voici venir l'heure du pur amour, l'heure de Fénelon. Sous le règne d'un monarque vieillissant, enfoncé dans sa piété bigote et sa crainte de l'enfer, voici qu'un homme d'Eglise se dresse contre la plus redoutable de toutes les idoles : celle de l'amour-propre. La voix de l'archevêque de Cambrai commande à l'homme, c'est-à-dire au chrétien, de renoncer à tout intérêt propre et même au souci de son salut éternel.

Saint-Simon, qui savait scruter les physionomies comme Fénelon discernait les esprits, vit le visage de celui-ci comme une surface mobile et liquide. « Ce prélat, écrit-il, était un grand homme maigre, bien fait, pâle, avec un grand nez, des yeux dont le feu et l'esprit sortaient comme un torrent, et une physionomie telle que je n'en ai point vu qui y ressemblât et qui ne se pouvait oublier quand on ne l'aurait vue qu'une fois. Elle rassemblait tout, et les contraires ne s'y combattaient pas. Elle avait de la gravité et de la galanterie, du sérieux et de la gaieté, elle sentait également le docteur, l'évêque et le grand seigneur ; ce qui y surnageait, ainsi que dans toute sa personne, c'était la finesse, l'esprit, les grâces, la décence, et surtout la noblesse. Il fallait faire effort pour cesser de le regarder. »

Il ne faut pas s'étonner que cet exterminateur de l'esprit en eût tant, même s'il était un homme qui ne voulait jamais en avoir plus que ceux auxquels il s'adressait. C'était là en effet son art de la dissimulation. Ennemi de toutes les extrémités, même du bien, car elles ont leur affectation de raffinement, il ne montrait tant d'esprit que pour sembler plus médiocre, plus proche du courtisan commun, de l'homme ordinaire. Dans chacune de ces exaspérations soudaines et passionnées de la sensibilité, Fénelon reconnaissait les brèches que le monde fait. Ainsi les plaisirs de la conversation pouvaient devenir mortels : « Vous ne sauriez trop rudement jeûner des plaisirs d'une conversation », disait-il à l'une de ses pénitentes.

Dans cette perfection mondaine devant laquelle s'inclinait Saint-Simon, Fénelon avait découvert un véhicule qui lui permettait de transmettre, intact et anonymement, « ce fond de tout sans forme et sans nom, que l'intelligence et la délicatesse dissipent continuellement ». Rien d'égal à la politesse, au discernement, à l'agrément avec lesquels il recevait tout le monde. Mais cette hospitalité sans tache était la scène d'une vaste entreprise de destruction. « Soyez un vrai rien en tout et partout, mais il ne faut rien ajouter à ce pur néant. C'est sur le rien qu'il n'y a aucune prise. Le

vrai rien ne résiste jamais et il n'a pas un moi dont il s'occupe. » Ainsi la politesse parfaite de l'homme du monde rejoignait le renoncement et la charité du chrétien.

Fénelon n'eut pas que des pénitentes. Il compta aussi des pénitents parmi les plus grands maréchaux du temps. Saint-Simon observe qu'il est incroyable à quel point Fénelon devint l'idole des gens de guerre. Et n'est-il pas paradoxal que l'homme qui, par opposition à l'autoritarisme du roi dans lequel il voyait l'illustration du despotisme du Moi, semblait ouvrir toutes grandes les portes du XVIII^e siècle qui allait devenir celui de la conversation, des salons et plus tard des clubs politiques, ait vu dans la conversation l'un des plus dangereux ennemis de l'âme ?

Amour destructeur

Saint-Simon vit les contraires s'harmoniser sur le visage de Fénelon : mais ils se combattaient dans son cœur. Car cette renonciation totale, ce dépouillement parfait, qui demande la preuve constamment renouvelée d'une préférence de Dieu à soi, ne sont aucunement douces pour Fénelon. Le mystique en lui n'est pas tendre mais dur. Cette mort à soi-même est une vraie destruction : « Amour destructeur, dit Fénelon, qui arrache tout sans miséricorde, comme cette bête que vit Daniel. »

L'amour dont il parle, le pur amour, est un amour qui n'est pas de sentiments ni d'imagination, mais de volonté seule. D'autres, comme Rousseau, parleront de pure nature, et l'on sait ce qu'ils entendaient par là ; tout le contraire de ce qu'y voyait Fénelon qui ne désirait qu'une chose : l'anéantissement de la nature humaine. Les gens du XVII^e siècle étaient des fauves, aussi bien vis-à-vis

des autres que vis-à-vis d'eux-mêmes. Voyons comment il mène à bien cette entreprise de destruction du Moi. « Vous êtes née, écrit-il à Madame de Maintenon, avec beaucoup de gloire [lisez, estime de soi], c'est-à-dire de cette gloire qu'on nomme bonne et bien entendue, mais qui est d'autant plus mauvaise qu'on n'a point de honte de la trouver bonne ; on se corrigerait plus aisément d'une vanité sotté... Vous tenez encore à l'estime des honnêtes gens, à l'approbation des gens de bien, au plaisir de soutenir votre prospérité avec modération ; enfin à celui de paraître par votre cœur au-dessus de votre place... Le moi dont je vous ai parlé si souvent est encore une idole que vous n'avez pas brisée. Vous voulez aller à Dieu de tout votre cœur, mais non par la perte du moi ; au contraire, vous cherchez le moi en Dieu.

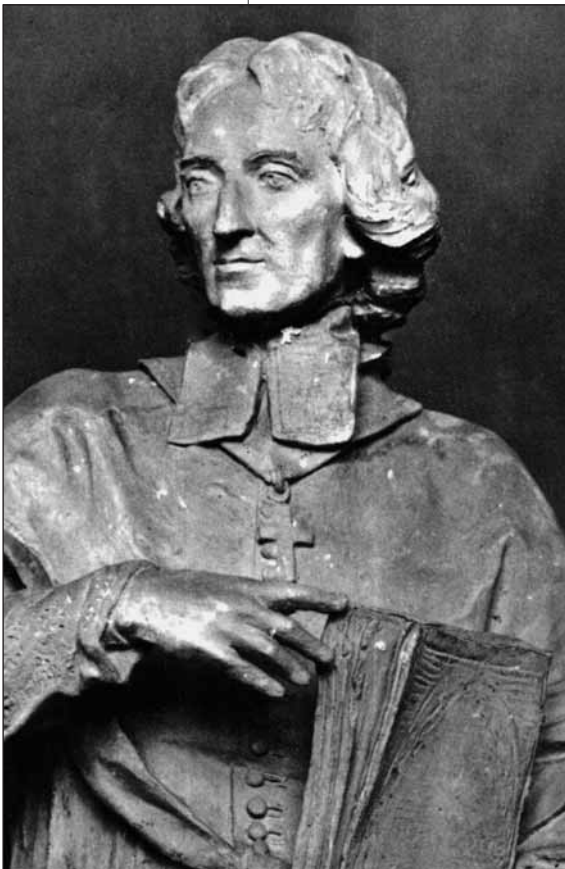
» Le goût sensible de la prière et de la présence de Dieu vous soutient ; mais si ce goût venait à vous manquer, l'attachement que vous avez à vous-même et au témoignage de votre propre vertu vous jetterait dans une dangereuse épreuve... Il me paraît que vous avez encore un goût trop naturel pour l'amitié, pour la bonté de cœur et pour tout ce qui unit la bonne société. C'est sans doute ce qu'il y a de meilleur, selon la raison et la vertu humaine ; mais c'est pour cela même qu'il y faut renoncer... Toutes les générosités, toutes les tendresses naturelles ne sont qu'un amour-propre plus raffiné, plus séduisant, plus flatteur, plus aimable et, par conséquent, plus diabolique... Il faut mourir sans réserve à toute amitié...

» Si vous ne teniez plus à vous, vous ne seriez pas plus dans le désir de voir vos amis attachés à vous que de les voir attachés au roi de la Chine. Vous les aimeriez du pur amour de Dieu, sans espérance d'aucun retour. Il faut mou-

rir à tout sans réserve et ne posséder pas même sa vertu par rapport à soi... Il faut être prêt à se voir méprisé, haï, décrié, condamné par autrui, et à ne trouver en soi que trouble et condamnation, pour se sacrifier sans nul adoucissement au souverain domaine de Dieu, qui fait de sa créature selon son bon plaisir.

» Cette parole est dure à quiconque veut vivre en soi et jouir pour soi-même de sa vertu... Tous nos défauts ne viennent que d'être encore attachés à nous-mêmes. C'est par le moi qui veut mettre les vertus à son usage. Renoncez donc, sans hésiter jamais, à ce malheureux moi, dans les moindres choses où l'esprit de grâce vous fera sentir que vous

Fénelon, statue en porcelaine de Félix Lecomte, 1777



le recherchez encore. Voilà le vrai et total crucifiement : tout le reste ne va qu'aux sens et à la superficie de l'âme. Tous ceux qui travaillent à mourir autrement quittent la vie par un côté et la reprennent par plusieurs autres : c'est toujours à recommencer. Vous verrez par expérience que quand on prend pour mourir à soi le chemin que je vous propose, Dieu ne laisse rien à l'âme et qu'il la poursuit sans relâche, impitoyablement, jusqu'à ce qu'il lui ait ôté le dernier souffle de vie propre, pour la faire vivre en lui dans une paix et une liberté d'esprit infinies... »

La paix donnée par Dieu, « non comme le monde la donne », et qui peut se trouver au milieu des devoirs et des tribulations, est la paix sèche et amère où il faut vivre et où il veut faire vivre les autres. Paix en Dieu, quiétude de l'âme abandonnée à Dieu, esprit d'enfance, désappropriation, détachement du monde et de soi, telle est l'essence du quiétisme fénelonien.

Aimer sa croix, en être heureux puisqu'elle vient de Dieu, aimer sa mort puisqu'elle vient de Dieu, puisqu'elle est la volonté, le plaisir de Dieu. Aimer Dieu, pour lui, non pour soi ou par amour de soi, crainte du châtement ou désir de récompense. Comme on le voit, il n'est pas plus rigoureuse école d'ascétisme que l'enseignement spirituel de Fénelon ; aucun amour n'est plus cruel que le pur amour car il est la mort de soi.

Prophète devant le roi

Son action ne s'arrêta pas aux portes des oratoires et des sacristies ; il ne fut pas que le pasteur des âmes. Il s'illustra également sur un terrain temporel. C'est là qu'il se dressa contre le roi, non plus comme il l'avait fait vis-à-vis de M^{me} de Maintenon, dans une lettre de

direction personnelle, mais dans une lettre publique concernant la conduite du royaume et la religion pratiquée par Louis XIV.

Le problème qu'avait à résoudre Fénelon était celui-ci : comment faire un roi chrétien ? Comment faire pour maintenir le roi dans le sentiment de son néant absolu devant Dieu, à Versailles même, au milieu de l'appareil royal dressant devant les hommes toutes les images de sa grandeur ? Écoutons-le.

« Dieu se contenterait-il d'une dévotion qui consiste à dorer une chapelle, à dire un chapelet, à écouter une musique ou à chasser quelque janséniste ? Votre religion, Sire, ne consiste qu'en superstitions, en petites pratiques superficielles... Vous êtes scrupuleux sur des bagatelles et endurci sur des maux terribles. Vous n'aimez que votre gloire et votre commodité. Vous rapportez tout à vous comme si vous étiez le Dieu de la terre et que tout le reste n'eût été créé que pour vous être sacrifié... Peut-être croyez-vous que vos désordres ont été secrets. Non, le mal n'est jamais secret dans les princes. Le bien y est peut-être secret, car on a grand-peine à le croire véritable en eux ; mais pour le mal...

» On vous a élevé jusqu'au ciel pour avoir effacé, disait-on, la grandeur de tous vos prédécesseurs ensemble, c'est-à-dire pour avoir appauvri la France entière, afin d'introduire à la cour un luxe monstrueux... Ainsi l'on a rendu votre nom odieux et la nation française insupportable à tous nos voisins. La France entière n'est plus qu'un grand hôpital. Vous mettez vos peuples au désespoir en leur arrachant pour vos guerres le pain qu'ils tâchent de gagner... Ah ! Sire, vous n'aimez point Dieu. Vous ne le craigniez même que d'une crainte d'esclave. C'est l'enfer, et non pas Dieu, que vous craignez... »

Aimer Dieu, voilà sans doute ce qu'il y a de plus difficile. Cet idéal qui ne devient réalité que pour quelques saints ou pour quelques moments dans la vie des saints, car la raison qui fait qu'on n'aime pas Dieu, c'est qu'on aime les créatures, et encore les aime-t-on mal, charnellement et tyranniquement.

L'épée du Christ

Bossuet, tonnant sur les cadavres des rois, est plein de respect, de déférence et de douceur à leur égard. Mais la bonté ni la douceur ne sont le partage de Fénelon. Comme Bossuet, il parle au nom de l'Évangile, mais l'épée du Christ, cette épée, dont Il a dit : « J'apporte l'épée, non la paix », c'est Fénelon et Fénelon seul qui la manie. Inflexible, tranchante, acérée.

Mais il ne faut pas croire que pour parler durement du Roi, Fénelon fût hostile à l'institution monarchique et favorable à un gouvernement populaire. A qui le prophète s'adresserait-il sinon au roi ? « Mangez un bœuf le vendredi mais soyez donc chrétien, Monseigneur », disait Fénelon à son élève le duc de Bourgogne, dont il voulait faire un prince chrétien.

Il est plus facile de tenir ce discours à un homme qu'à un peuple. Le peuple a-t-il les oreilles pour entendre de telles paroles ? Louis XIV en avait ; d'où sa colère, son ressentiment et le bannissement de celui qui prétendait parler au nom de Dieu à sa conscience.

Nous avons de grands taoïstes chez nous, qui nous enseignent les voies ardues de la sagesse et de la sainteté. Pourquoi aller les chercher en Asie et être ainsi obligé de les lire en traduction ?

G. J.